

Je crois t'avoir dit dans ma dernière lettre, qu'il n'y a plus rien à craindre de Briançon, et quels nouveaux services nous a rendus à cet égard l'actif et bienfaisant homme qu'à tant de titres nous appelons notre ange tutélaire.

LETTRE XVII.

21 octobre 1780.

QUE ta lettre est tendre, chère Sophie ! qu'elle est bien empreinte de cette douceur pénétrante qui te gagne tous les cœurs ! qu'elle est bien de toi ! Ah ! oui, tu es et tu seras toujours toi, c'est-à-dire la plus précieuse des amies, la plus incomparable des amantes. Tu crois à l'amour éternel de Gabriel ! Ah ! je ne m'en étonne pas ; tu portes trop bien au fond de ton ame la conviction que celui qui reçut

de tes mains le bonheur n'en peut désirer un autre ; que qui tu aimes ne saurait aimer ailleurs, et qu'il n'est plus pour moi qu'une femme ; que ton sexe est pour mon cœur composé de toi seule. Il faut que les autres hommes se fassent d'étranges idées de l'amour. Dupont, qui connaît toute l'étendue de ma passion, et qui, loin d'en être étonné, s'y intéresse et l'approuve, n'en paraît pas moins fort inquiet que d'autres me fassent faire des folies. Il faut, pour t'expliquer cela, te donner notre état de situation. 1^o M. de Pompignan revient à Paris, et par conséquent le voyage de Pompignan est rompu. 2^o Les déesses du Bignon ont conçu le projet noble et convenable de se servir de moi pour finir ce triste procès, qui divise depuis si long-temps les auteurs de mes jours. Ceci, combiné aux circonstances, a suggéré beaucoup d'idées. D'abord on a voulu que, restant au donjon, mais en sortant pour négocier avec ma mère, je profitasse de l'émotion que doit lui inspirer ma situation actuelle, pour arracher d'elle un accommodement dont le prix fût sa liberté et la mienne.

Il m'a été aisé de faire sentir l'absurdité de ce plan. J'en ai proposé un autre. J'ai dit : Laissez-moi trois semaines à Paris, aussi incognito que vous voudrez, sous prétexte de santé, et nous verrons. Ceci a souffert trop de difficultés, parce qu'on prétend que mon père ne peut pas paraître. Cependant le temps courait, et mes amis criaient après ma liberté provisoire ; alors s'est renouvelée la proposition du voyage en Limousin, dont je me soucie on ne saurait moins, comme tu peux croire ; et, *en pis aller*, celle de me faire donner le château où, étant à Paris sans y être, je pourrais suivre l'idée de ces dames, et être mis à l'épreuve d'une manière non alarmante pour les Mar... puisque je serai à la même distance d'eux, et toujours sous ordre du roi. Nous avons suivi avidement, mais sans en avoir l'air, cette lueur, qui, après tout, est l'idée la plus raisonnable qu'ils aient encore eue. En conséquence, j'ai écrit ce que j'ai dû écrire ; je tiens la balance, et je parais pencher pour le Limousin. Dupont, au contraire, a opté ; et exposant d'abord l'impossibilité d'avoir l'aveu

du bailli, la nécessité de s'en passer pour l'obliger lui-même, la certitude qu'il sera le premier à courir au-devant de M. de Mar..., si celui-ci songe à la séparation, la vraisemblance que ce dernier n'en fera rien, la difficulté, l'absurdité de croire qu'il le veuille et le puisse sans sa fille, et l'inconséquence qu'il y aurait que celle-ci me tirât de prison pour me faire un procès plus à l'aise : il parle de mon désir d'aller en Limousin, parce que, pour me servir de ses expressions, *je veux à tout prix reconquérir mon beau-frère, et mériter de lui, parce que j'aime ma bonne sœur avec la fureur que je mets dans toutes mes affections* ; mais il montre l'impossibilité de rien faire de là à Paris, et le très-grand éloignement de Provence qui ferait tout languir, d'où résulte que l'on doit tenir sur cela rigueur à mes désirs.

Au Bois-des-Fossés, un géolier fidèle, l'avantage des bons conseils, des bons exemples, la douceur de voir incognito ma sœur à la promenade ou chez D. P., l'avantage plus grand d'être aidé des conseils immédiats, des

lumières supérieures, animé de l'ame de nos amies. Mais l'éloignement de Paris, l'impossibilité d'y traiter que par lettres, la douleur de manquer la seule manière honorable, utile et méritoire de rentrer dans le monde.

Au château, les plus grands dangers pour moi. La nécessité d'y marcher sur des œufs sans les casser ; dix femmes plus ou moins aimables, plus ou moins coquettes, plus ou moins intrigantes, qui peuvent être curieuses d'un jeune homme prisonnier depuis trois ans pour cause d'amour ; la certitude que je ne puis me livrer à aucune sans exciter contre moi les murmures, les plaintes des rivales, des maris, des amants, tomber dans les querelles et retomber dans le cachot. *Mais s'il résiste à cette épreuve, dit Dupont, il est impossible de lui en donner une plus forte, c'est le placer au feu du réverbère.* Et la facilité de venir en fiacre à Paris, d'y voir et la mère et les jurisconsultes, d'arranger à la fois et les troubles de famille, et le procès de Besançon, de se montrer en tout sage et habile. Voilà le précis des lettres de Dupont, qui compte que l'am-

bition des femmes de me faire finir le procès me poussera au château, et que si du Saillant me garde quelque animosité secrète, l'espoir que je succomberai à l'épreuve me poussera au château ; qu'enfin l'impatience de mon père d'en avoir le cœur net et de savoir si je puis vivre au milieu de cinq ou six cornettes, sans faire cinq ou six querelles, me poussera encore au château.

On croit peut-être maintenant que tout cet étalage de prévoyance est de pur costume pour le Bignon... Point du tout, voici ce qu'ajoute pour moi le philosophe Dupont. Pardonne la liberté du langage, et songe que c'était à moi qu'il était destiné. « Songe à présent, malheureux pail-
« lard, que si tu te permets de trousser une seule
« de ces femmes, tu te noieras sans ressource dans
« ton sperme inconsidéré. *Teterrima belli causa*
« *cunnus* (ce qui veut dire, mais en langue de
« mauvais lieu, que l'amour est la source des
« guerres les plus cruelles.) Rien de si doux
« qu'une femme en tête-à-tête ; rien de si tra-
« cassier que les femmes en troupeau. Sauve-

« toi avec elles par le respect, vois-les rare-
 « ment, étudie et sors. Et si tu ne peux
 « apprendre les vers de Pavillon, sous le nom
 « de Boyer, et l'Art de la guerre du marquis de
 « Santa-Crux (tu sauras que Pavillon conseille
 « pour toute maîtresse la *veuve Poignet*, et
 « que le premier principe de guerre de M. de
 « Santa-Crux est qu'un grand général doit sa-
 « voir se b..... l. v. pour se garer des femmes
 « qui finissent par tout gâter); quand tu vien-
 « dras voir ta mère, cours chez une fille, li-
 « bertin, et, la vérole exceptée, purge-toi.»
 — Remercie-le du conseil, je t'en prie; je lui
 ai promis de te faire passer sa lettre, et que tu
 lui en paieras le port.

Et tu crois peut-être que ce n'est là que de
 la goguette; eh bien! écoute un alinéa écrit
 sérieusement: « Vous avez avec les femmes une
 « manière noble pour vous sauver, sans les
 « offenser, du danger de les voir beaucoup et
 « de leur faire des sottises; ce sont *les restes*
 « de votre grande passion; le serment fait à
 « l'amour de ne lui être infidèle que pour l'hy-

« men. Les femmes ne haïssent pas les hom-
 « mes de la Calprenède, quoique ceux de Cré-
 « billon fils leur plaisent assez. »

A toute cette belle prosopopée, j'ai répondu,
 chère amie, 1° en me moquant du prédicateur,
 qui aurait grand besoin de se prêcher lui-
 même; 2° en lui envoyant l'alinéa si tendre et
 si touchant où tu te dis si sûre de moi, et en
 lui demandant si un homme aimé ainsi pouvait
 être un homme à femmes; 3° en l'assurant
 que toutes les belles de ce pays-ci sont pour-
 vues, et courront d'autant moins après moi,
 qu'assurément je ne courrai pas après elles.
 Mais, je t'en prie, venge-moi un peu.

Voilà, ma douce amie, un long compte
 rendu de mes affaires. Il paraît qu'elles ne
 peuvent plus ni ne pas finir, ni trainer long-
 temps. Je serai assez bien ici, parce que j'y
 serai très-près de mon bon ange. Je n'y aurai
 point assez de distraction pour m'étourdir, et
 j'y en aurai assez pour ne pas m'ennuyer et
 pour prendre sur moi de moins travailler. Je
 tâcherai de monter à cheval, je jouerai la co-
 médie, je ferai mes affaires, et ne me purgerai

point. Du reste, j'entretiendrai, par le bon ange, mes liaisons de librairie *incognito*, lesquelles nous mettront à notre aise; ressource qui m'eût absolument manqué en Limousin, où je n'aurais eu ni livres, ni esprit, ni idées.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'arranger le procès de ma mère, si mon père s'obstine à ne point paraître. Enfin nous verrons. Quant à ton accommodement, je ne me presserai pas; il faut que tout vienne de mon père. Dupont lui a déjà fait sentir qu'il fallait qu'il se concertât avec madame de Ruffei sur le procès de Besançon. Je ne doute pas un moment que sitôt qu'elle verra que c'est tout de bon enfin que l'on me tire de ma huche, elle ne l'interpelle. Ainsi, je suis peu inquiet à cet égard, d'autant que j'ai lu ces mots écrits de la main de l'oracle P... : *On n'a point écrit depuis le mensonge du chevalier; si l'on écrit certainement ici nous répondrons convenablement, et de manière à inspirer la confiance.*

Je serai, ma chère bonne, très-économiquement ici. On me conseillait de faire venir à

manger chez moi, parce que, disait-on, je serai prié cinq fois la semaine; mais tout ce qui approche du coup d'œil de parasite m'est si odieux, que je ne veux point de cet arrangement. Fontelliau me fournit chez son beau-père un appartement honnête et une nourriture de même pour 900 liv.; c'est donné. Or moi, huché là, j'écrirai des coquetteries à M. Voyer, qui ne peut pas refuser à un homme de ma sorte, au château, par ordre du Roi, le premier logement. Mais pourquoi faire? vas-tu me dire: comptes-tu être là mille ans? Voici le pourquoi: On garde un logement ici, une fois qu'on l'a, tant qu'on veut. Or je sais que les délices de mon ami M. Boucher, sont d'aller passer avec son aimable femme les fêtes et dimanches à la campagne. Il aura une clef de cet appartement. Dupont ferait venir plus souvent sa femme à Paris, s'il avait de quoi la loger; elle trouvera là un pied-à-terre agréable pour quelques semaines. Tu vois que mon projet est bon.

Le tien, pour mon écrivain, est excellent, et j'en profiterai au besoin; mais si je reste

ici, je le garderai, parce que j'aurai de quoi l'occuper de reste, et que, continuant à loger et se nourrir chez son père, il ne me sera point à charge, et me coûtera moins cher que tout autre copiste, outre qu'il est fort intelligent, actuellement accoutumé à mon gribouillage, à mon genre de travail, et que je veux obliger en lui son honnête homme de père, qui m'est fort attaché.

Mon amour bonne, tu m'inquiètes sur tes yeux. Je te les ai vus si forts, si bons, toujours tendres, mais aussi clairvoyants que beaux. N'écris ni ne lis à la lumière, je t'en conjure; éclaire-toi avec de l'huile, si tu peux. Pour les miens, ils sont perdus sans ressource si ma liberté ne me les remet pas.

Pour le fond de ta santé, je vois qu'il est bon, et nous finissons une saison qui m'a donné bien de l'inquiétude, te sachant entourée de maladies épidémiques. Tu as bien fait de te purger pour éviter les fièvres d'automne. Je tremblais qu'elles ne devinssent une habitude, comme il arrive trop souvent, pour ma tendre amie, dont tant de malheurs, de pri-

vations et de pertes ont bien changé la constitution. O amour de Gabriel! conserve-toi pour lui.

Je comptais t'envoyer aujourd'hui, ma mignette bonne, un nouveau manuscrit très-singulier, qu'a fait ton infatigable ami; mais la copie que je destine au libraire de M. B... n'est pas finie; et t'ôter à l'avenir l'original, ce serait l'interrompre pour long-temps. Ce sera pour la prochaine fois. Il t'amusera: ce sont des sujets bien plaisants, traités avec un sérieux non moins grotesque, mais très-décent. Croirais-tu que l'on pourrait faire dans la bible et l'antiquité des recherches sur l'onanisme, la tribaderie, etc., etc., enfin sur les matières les plus scabreuses qu'aient traitées les casuistes, et rendre tout cela lisible même au collet le plus monté, et parsemé d'idées assez philosophiques?

Oh ça, mon bon amour si tendre, tu crois bien que nous ne te ferons pas attendre la grande nouvelle; n'accuse donc pas notre triumvirat de lenteurs. Au reste, je ne crois pas qu'elles puissent être bien considérables

encore; et le jour approche où l'on pourra te dire : *L'amitié a brisé les fers de l'amour.*
 Adieu, ma Sophie, mon bien, mon tout.
 Aime ton ami, comme tu en seras toujours adorée.

GABRIEL.

PAQUET CACHETÉ

(sans date).

*Papiers déposés entre les mains de M. BOUCHER,
 qui en connaît la destination, et qui est prié
 de ne les ouvrir qu'après ma mort.*

HONORÉ - GABRIEL - RIQUETY,
 comte de MIRABEAU, fils.

A MA SOPHIE.

Il est arrivé le moment d'une séparation éternelle, ô ma tendre Sophie ! Les illusions de l'amour nous ont long-temps abusés ; mais la nature ne perd pas ses droits. Le poison

lent de la douleur a consumé ton ami : il va mourir.... O trop infortunée moitié de moi-même! qui t'adoucir ce coup terrible, plus cruel cent fois que celui qui m'atteindra dans peu d'heures peut-être? car enfin, je te quitte, et c'est une douleur bien amère; mais elle finira avec ma vie. Ce cœur où tu régnes encore, ne palpitera plus ni pour le chagrin, ni pour l'amour; et toi, tu resteras pour pleurer long-temps ton Gabriel... Ah! Sophie, que je te plains! je suis bien moins malheureux que toi, puisque je n'étais pas destiné à te survivre.

Mais crois-tu être quitte envers moi? non, Sophie, non : elle existe cette chère enfant que me donna ton amour. Elle vit pour t'adoucir ma perte, pour t'en dédommager autant que tu peux l'être. Elle n'a plus que toi; toi seule es sa mère, toi seule es son père : tu lui dois l'amour de nos deux cœurs. Ah! ma Sophie, que de devoirs te restent à remplir! et que de consolations tu recueilleras en t'en acquittant!

Chère Sophie! ô ma bien-aimée! l'éluë de mon cœur! garde-toi bien d'outrager l'amour

et la nature par le crime du désespoir. Souvent, dans les délires passionnés de ta tendresse, tu as juré de ne pas me survivre.... Étais-tu mère alors, ô mon amante? Non, tu ne l'étais pas; et si tu te croyais obligée aujourd'hui par ce téméraire et coupable serment, tu serais aussi pusillanime amante que mère dénaturée.

Oui, ma Sophie adorée, je lègue à ma fille tous ceux de mes droits dont elle peut hériter : je lui laisse tous tes soins, toute ta tendresse; et si je me méfais du courage de mon amante, et de sa condescendance pour mes ardentes et dernières prières, je mourrais désespéré d'avoir donné le jour à un enfant pour qui je ne puis rien, et d'avoir ainsi, par une seule faute, immolé la mère et la fille à mon funeste amour. O Sophie! Sophie! voudrais-tu qu'une passion et si tendre, et si pure, et si fidèle, fût, à mon dernier soupir, une source de repentir cruel et de remords dévorants? Vis, ô mon amante! donne-moi cette preuve de tendresse : vis pour serrer dans tes bras ma fille,

pour lui parler de son père, pour lui dire combien il t'a aimée, combien il t'aimait, combien il l'aurait aimée... Ah! si dans le sein de la terre où je vais rentrer je pouvais conserver cette étincelle céleste, cette ame sensible et toute aimante dont tu concentras les forces et l'énergie, j'espérerais un jour réunir dans mon sein mon amante et mon enfant... Je ne sais, ô ma Sophie! je ne sais : j'ai peine à croire qu'aussi long-temps qu'il existera quelque parcelle de mon être, mon amour ne vive pas. Soit illusion, soit réalité, l'ame de Gabriel et celle de Sophie, leur incomparable tendresse, me semblent indestructibles. Cette idée est consolante; elle nous promet un témoin qui juge nos cœurs, qui sait si nous méritâmes des traitements si barbares; qui, plus indulgent que les hommes, pardonnera à nos faiblesses, et purifiera des sentiments qui ne blessent pas la vertu... Oh! si, dans un séjour d'éternelle félicité, à l'abri des fanatiques, des calomnieux et des tyrans, nous devons à jamais nous réunir pour nous aimer encore et t'ado-

rer! Dieu! Dieu puissant! rends-moi mon amante : pardonne-moi, pour prix de ses vertus. Ah! si j'ai nié ta providence, c'était pour n'être pas tenté de te croire complice des méchants! tu sais si j'étais de bonne foi : ta faible créature n'a pu t'offenser. Pourrais-tu t'irriter contre elle, et la punir de la faiblesse de son entendement? Jette, jette du moins un regard de clémence sur celle que mon erreur a séduite : éclaire-la, protège-la; donne-lui la force de résister au sentiment de ma perte, de découvrir la vérité, de la montrer à ma fille, et de mériter d'être un objet de ta miséricorde....

Hélas! ma Sophie, cette lettre est bien longue pour le moment où il te faudra la lire. Qu'ajouterais-je de plus? irais-je énerver ton ame, quand je te conjure de te roidir contre l'infortune?... Je me méfie de mon propre attendrissement, et je finis... pour jamais je finis. Ah! pense sans cesse que celui qui mourra en prononçant ton nom, qui te chérit du plus tendre et du plus fidèle amour, qui ne manqua,

dans aucun moment de sa vie, pas même en idée, aux sentiments qu'il t'avait jurés, exige de ta tendresse, et, s'il ose le dire, de ta reconnaissance, que tu vives pour ta fille, qui est la mienne.

GABRIEL.

J'ai conjuré M. Boucher d'obtenir de M. Lenoir la permission de te remettre tous ceux de mes papiers que j'ai jugé à propos de conserver, et ceux de mes livres que lui, M. Boucher, ne voudra pas. Tu donneras ton portrait, ce portrait jonché de mes baisers et couvert de mes larmes, et mes bagues, à ta fille. Tu porteras le cœur que j'avais reçu de toi, et qui n'a plus quitté mon cœur. Tu feras mettre sur ma boîte un médaillon qui contienne ton portrait et le mien : tu obtiendras de M. Boucher de l'accepter. N'oublie jamais ce que nous devons à notre bienfaiteur et à l'organe de ses bienfaits. C'est encore une dette qui nous est commune, et que toi seule pourras t'efforcer d'acquitter. Tâche de te réunir à ma mère, à